

REVISTA DE
HISTÓRIA
DAS IDEIAS



IBÉRIA

VOLUME 31, 2010

INSTITUTO DE HISTÓRIA E TEORIA DAS IDEIAS
FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MARE NOSTRUM ATLANTIQUE: IBÉRISME, HISPANISME ET AMÉRICANISME SOUS LE RÈGNE D'ALPHONSE XIII DE BOURBON

Depuis la chute de l'empire romain et le processus de reconquête sur les royaumes de taïfa musulmans, la péninsule Ibérique a connu un processus continu visant à unifier les États morcelés qui la constituaient. L'agrégat de royaumes, dominés par la couronne de Castille, donna progressivement naissance à l'Espagne, État dont l'unification juridique fut consolidée par la dynastie des Bourbons au XVIII^e siècle. Hormis le règne de Philippe II, où la péninsule fut un temps unifiée sous un même monarque⁽¹⁾, le Royaume du Portugal conserva un statut indépendant conquis depuis le XII^e siècle. Dans ce cadre, les projets d'union ibérique visant à reconstituer la province romaine d'Hispanie ont été récurrents, d'abord restreints à des enjeux d'alliance matrimoniale entre les deux dynasties, puis changeant de nature avec la révolution libérale de 1808-1822. Depuis la fin de l'ancien régime, ils n'ont cessé d'alimenter les nationalismes de part et d'autre de la frontière entre les deux États: tantôt interprétée comme le destin manifeste de la Péninsule, tantôt perçue comme une menace, réelle ou supposée, de la part de Portugais soucieux *¹

* Université de Paris-Sorbonne.

⁽¹⁾ Alors qu'en 1580 le trône du Portugal resta sans héritier direct, Philippe II de Habsbourg (fils d'Isabelle d'Aviz) s'autoproclama roi du Portugal. L'union du Portugal et de la Castille dura jusqu'en 1640 lorsqu'une conspiration contre le pouvoir de Philippe IV laissa le trône à Juan IV, fondateur de la dynastie des Bragançe.

de préserver leur indépendance, cette fusion - ou annexion, selon la perspective - a nourri de façon récurrente les programmes politiques au cours de la période contemporaine, sans jamais toutefois aboutir.

L'idée d'un rapprochement culturel, économique et politique entre les deux États ibériques eut son apogée au cours du XIX^e siècle, s'inspirant d'autres projets nationalistes intégrateurs alors à l'œuvre en Europe, en particulier l'unification allemande sous l'égide de la Prusse et le *Risorgimento* italien dans la seconde moitié du siècle. Principalement animé par les secteurs libéraux, républicains notamment, ainsi que par les socialistes, ce mouvement - l'ibérisme - s'orienta vers une option fédérale, à même de respecter l'indépendance intérieure de chacune des composantes péninsulaires. Après l'expérience avortée de la Première République espagnole (1873-1874), le projet resta en suspens.

Pourtant, la conscience de la nécessité de s'unir sur la scène internationale a bientôt refait surface, suite aux crises coloniales qu'ont traversées le Portugal en 1890 et l'Espagne en 1898. Sous le règne d'Alphonse XIII, qui accède au trône en 1902, les relations entre l'Espagne et le Portugal demeurent irrégulières, dépourvues de cohérence et soumises aux aléas politiques traversés par les deux pays au cours des premières décennies du siècle⁽²⁾. C'est dans cette période agitée que l'ibérisme change de nature, une évolution qui n'obéit pas seulement à une problématique interne aux deux États mais aussi à un enjeu de politique internationale, alors que le projet d'alliance péninsulaire s'articule plus directement à la question coloniale. On assiste alors aux derniers soubresauts de l'ibérisme libéral, fédéraliste et républicain, et à la progressive émergence d'une conscience péninsulaire, en particulier au sein de nouveaux secteurs issus de la droite traditionaliste et réactionnaire.

Tandis que le continent africain (le Maroc et l'Afrique noire lusophone) concentre les efforts pratiques d'expansion coloniale des deux nations ibériques, l'Amérique qui fut jadis la gloire des monarchies ibériques prend peu à peu une importance majeure et leur apporte un nouveau souffle. Les déconvenues survenues à la fin du XIX^e siècle, lues à travers le prisme d'une prétendue décadence latine et de nations ibériques

(2) Sur la trajectoire politique du roi Alphonse XIII, voir Javier Moreno Luzon, *Alfonso XIII: un político en el trono*, Madrid, Marcial Pons, 2003.

parangons d'une Europe du Sud en déclin, imposent de sublimer les échecs respectifs de l'Espagne et du Portugal et de surmonter les tutelles contrariantes imposées à leurs ambitions coloniales. Au cours des années 1910 et 1920, qui voient une résurgence du nationalisme ibérique, le retour à la projection atlantique offre à l'Espagne et au Portugal le statut de métropoles impériales qui peuvent faire jeu égal avec les autres grandes puissances, statut à même de leur permettre de se libérer de la dépendance de leurs alliés (France et Angleterre). Dans un contexte d'essor de l'hispano-américanisme⁽³⁾, rejaillit l'idée d'une convergence ibérique, à la fois culturelle, idéologique et diplomatique. L'Atlantique, longtemps considéré comme le *Mare tenebrosum* que surent affronter les deux nations ibériques, prend alors la valeur d'un *Mare Nostrum* porteur d'une civilisation hispanique séculaire qui revendique sa place parmi les cultures expansives. Dès lors, l'ibérisation de l'Espagne et du Portugal perd sa valeur de réforme libérale à l'appui d'un projet de modernisation et d'intégration de la Péninsule pour devenir une alliance défensive illustrant le repli identitaire et nationaliste d'États ibériques aux bases fragilisées et doutant de leur avenir.

L'ibérisation" de l'Espagne et du Portugal, un projet libéral à l'épreuve des contingences politiques

Si l'on retrace brièvement la trajectoire du courant ibériste au cours du XIX^e siècle⁽⁴⁾, jusqu'à ses prolongements à l'orée du siècle suivant

⁽³⁾ L'hispano-américanisme est un courant culturel et politique qui apparaît en Espagne dans les années 1880 et qui prône l'instauration d'une forme de coopération multisectorielle avec les républiques latino-américaines qui se sont émancipées au cours du siècle. A partir des années 1910, l'américanisme devient l'un des piliers de la projection extérieure espagnole et la matrice d'un puissant nationalisme post-colonialiste à usage interne. Sur le sujet, on se reportera à David Marcilhacy, *Raza hispana. Hispanoamericanismo e imaginario nacional en la España de la Restauración*, Madrid, CEPC, 2010.

⁽⁴⁾ Voir notamment Maria Victoria López Cordon, *El pensamiento político-internacional del federalismo español (1868-1874)*, Barcelona, Planeta, 1975, ainsi que les articles de José Antonio Rocamora Rocamora, "Un nacionalismo fracasado: el iberismo", *Espacio, Tiempo, Forma*, serie V, n° 2, 1989, pp. 29-56, Hirotaka Tateishi, "Aproximación al iberismo y la nacionalización española en el siglo

- rhispanisme ou le péninsularisme -, on est amené à reprendre l'hypothèse interprétative avancée par Sérgio Campos Matos, selon laquelle il convient de distinguer un ibérisme politique (d'ailleurs pluriel) d'un ibérisme plus proprement culturel⁽⁵⁾. Depuis la première étape de l'ibérisme romantique jusqu'à son déclin à la fin du siècle et la résurgence momentanée d'une utopie péninsulaire suite aux bouleversements de la Première Guerre mondiale, l'évolution de cette doctrine sur plus de cent ans révèle également une constante instrumentalisation du principe d'alliance ibérique par différents courants, ainsi qu'un glissement vers les secteurs conservateurs et antilibéraux.

La grande encyclopédie publiée par la maison Espasa-Calpe rapporte, dans son édition de 1923, que la question ibérique a traditionnellement eu plus d'écho au Portugal qu'en Espagne, se référant à différents projets d'union dynastique lancés sous l'égide des Bragance, depuis João VI jusqu'à Pedro V et Luis I⁽⁶⁾. Pourtant, vers le milieu du XIX^e, l'ibérisme transcende les questions dynastiques et s'inscrit dans le processus de consolidation de l'acquis libéral à l'œuvre dans chacun des deux États. Les soutiens les plus favorables prévalent alors en Espagne, car jusqu'au gouvernement de Sidonio Pais (1918), le nationalisme portugais revêt un caractère nettement antiespagnol et traduit la résistance aux intentions annexionnistes prêtées au voisin espagnol: face au danger d'une absorption (résumé par le leitmotiv "*a ameaça espanhola*"), prospère une hispanophobie ("*o ódio a Castela*"), d'ailleurs entretenue par le protecteur anglais. Néanmoins, dès les premières décennies du XIX^e siècle, la conscience de partager un territoire commun, une histoire parallèle et une culture parente imprègne l'imaginaire national portugais. On retrouve cette approche ambivalente dans la célèbre phrase du poète romantique Almeida Garrett, prompt à revendiquer la commune ascendance romaine mais rétif à toute idée d'union politique: "Espanhóis

XIX", *Mediterranean world* (Hitotsubashi University), vol. 15, 1998, pp. 51-66, et Montserrat Hugué, "El Iberismo: Un proyecto de espacio público peninsular", *Alcores*, n° 4, 2007, pp. 243-275.

⁽⁵⁾ Sérgio Campos Matos, "Conceitos de Iberismo em Portugal", *Revista de Historia das Ideias*, n° 28, 2007, pp. 169-193.

⁽⁶⁾ *Enciclopédia Universal Ilustrada Europea Americana*, t. 21, "Espanña", Barcelona, Espasa-Calpe, 1923, pp. 730-732.

somos e de espanhóis nos devemos apreciar quantos habitamos a península ibérica: castelhanos nunca "(7) 8.

Malgré la méfiance persistant au Portugal, l'ibérisme s'implante dans les milieux politiques libéraux des deux pays et prend, à partir du milieu du siècle, une double orientation: d'un côté, l'unionisme dynastique, défendu par une bourgeoisie libérale soucieuse d'assurer le développement économique capitaliste d'une Péninsule intégrée et régie par une monarchie constitutionnelle[^]; de l'autre, le fédéralisme ibérique, courant d'obédience républicaine qui cherche à combattre la mainmise de l'oligarchie latifundiste et à échapper à la domination de la Castille par le biais d'une fédération, ou confédération, associant des États libres et autonomes⁽⁹⁾. Au moment de la révolution de 1848 qui amène la Seconde République en France, pas moins de 400 exilés des deux pays créent ainsi le Club Democrático Ibérico et parcourent les rues de Paris au nom de l'union péninsulaire. Quoi qu'il en soit, l'impératif de modernisation sociale et économique et le souci d'aborder ensemble des projets d'industrialisation et d'infrastructures favorise un courant ibériste pratique et pluriel qui se développe sous le règne d'Isabelle II de Bourbon (1843-1868) et sous la monarchie constitutionnelle portugaise de l'époque de la *Regeneração* (1851-1868)⁽¹⁰⁾.

La période qui s'ensuit accentue les tendances antérieures, alors que les soulèvements qui secouent la Péninsule en 1868 (la *Janeirinha* au Portugal et, surtout, la *Septembrina* en Espagne, qui inaugure l'étape du *Sexenio Democrático*) ouvrent de nouvelles perspectives, vite démenties

(7) João Baptista de Almeida Garrett, *Camões*, Paris, 1825.

(8) On compte, au sein de ces libéraux monarchistes, le diplomate espagnol Sinibaldo de Más, (auteur de *A Ibéria: memoria em que se provam as vantagens politicas, económicas e sociaes da União das duas monarchias peninsulares em uma só nação*, Lisboa, Typ. Universal, 1853).

(9) Parmi ces penseurs républicains et pour certains socialistes, on citera José Félix Henriques Nogueira (auteur de *Estudos sobre a reforma em Portugal*, Lisboa, Typ. Social, 1851) ou José Maria Latino Coelho (auteur des préfaces d'*A Iberia* de Sinibaldo de Más, et d'*A União Ibérica* [1859] de Sixto Câmara).

(10) Sur l'ibérisme au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, on consultera: Fernando Catroga, "Nacionalismo e ecumenismo. A questão ibérica na segunda metade do século XIX", *Cultura, História e Filosofia*, Lisboa, vol. IV, 1985, pp. 419-463, et Sérgio Campos Matos, "Iberismo e identidade nacional (1851-1910)", *Clio*, nova série, n° 14/15, 2006, pp. 349-400.

par la frilosité portugaise face aux aspirations unionistes qui s'expriment dans le pays voisin. En 1869, est fondée à Madrid la Asociación Peninsular, qui réunit d'éminentes figures du *Sexenio*: Francisco Salmerón, futur président du Congrès en 1873, le député progressiste Eugenio Montero Ríos, le ministre des travaux publics Manuel Becerra, le général Milàns del Bosch. Néanmoins, conscients des prérogatives britanniques sur la nation voisine, les dirigeants espagnols se bornent à défendre un rapprochement commercial, tout au plus une union douanière sur le modèle du *Zollverein* allemand⁽¹¹⁾. Dès lors, seuls les républicains défendront une véritable fédération ibérique, sur le modèle de Salmerón qui, en 1873, constitue la Asociación Hispano-Lusa, laquelle soutient l'intégration du Portugal dans la structure fédérale inaugurée par l'éphémère Première République espagnole^{11 (12) 13}.

Avec la Restauration monarchique, de prestigieux intellectuels connus pour leurs sympathies républicaines, tels que Francisco Giner de los Ríos ou Rafael María de Labra, militent pour une fédération ibérique, soit pour combattre le régime des Bourbons, soit pour insérer l'Espagne dans une large alliance latine, qui comprendrait aussi bien la France que l'Italie. En 1885, alors qu'a lieu la Conférence de Berlin, le géographe espagnol Joaquín Costa lance même devant la Sociedad Geográfica Comercial de Madrid le projet d'une "*Triple Alianza del Mediodía*"⁽¹³⁾. De son côté, le Parti Républicain Portugais adopte un programme fédéraliste en 1891, un an après la crise de l'Ultimatum qui contrarie les ambitions coloniales du Portugal⁽¹⁴⁾. A partir des années 1890, le projet ibériste se double ainsi

(11) Ricardo Molina le regrette d'ailleurs dans son ouvrage intitulé *Portugal: su origen, constitución e historia política, en relación con la del resto de la Península*, publié en 1870

(12) Sur ce point, voir José Álvarez Junco, *Mater Dolorosa*, Madrid, Taurus, 2001, p. 528.

(13) Joaquín Costa, "Triple alianza del Mediodía: Indicaciones sobre la actitud de Portugal y Francia", *Revista de Geografía y Comercio*, vol. II, n° 34, 31-3-1887, pp. 194-200.

(14) Une véritable campagne est à cette époque lancée par les républicains des deux côtés de la frontière, qui organisent d'ailleurs le 24 juin 1893 un Congrès républicain-ibériste à Badajoz, auxquels adhèrent les futurs deux premiers présidents de la république portugaise, Manuel de Arriaga et Teófilo Braga. Le républicain Sebastião de Magalhães Lima, revendique pour sa part un fédéralisme ibérique comme premier pas vers une grande fédération latine (cf. A

d'un enjeu géopolitique lié à la problématique coloniale et à l'insertion des deux nations péninsulaires dans le jeu des puissances. Cependant, sur un plan de politique intérieure, après l'opportunité perdue du *Sexenio*, le fédéralisme reste une tendance largement minoritaire, comme le résumera en 1920 le comte de Santibáñez del Rio: "La palabra iberismo es la cumbre que atrae todas las tempestades"⁽¹⁵⁾, et ce malgré le soutien d'intellectuels de premier plan comme l'historien Oliveira Martins ou le philosophe Miguel de Unamuno⁽¹⁶⁾.

Les relations bilatérales se distendent sérieusement en 1910, quand est renversée la monarchie des Bragance et proclamée la république portugaise. La nouvelle configuration politique place sur le devant de la scène les secteurs traditionnellement favorables au fédéralisme, mais le nouveau régime s'empresse de déclarer qu'il n'entend pas remettre en cause l'alliance avec l'Angleterre, axe directeur de la politique extérieure du Portugal depuis sa constitution comme royaume indépendant. Parallèlement à ce prudent positionnement, les dirigeants républicains portugais redoutent l'attitude du monarque espagnol, Alphonse XIII, lequel est lié à son homologue déchu, Dom Manuel (en exil à Twickenham), par un pacte de solidarité. Les rumeurs d'une possible intervention pour rétablir la monarchie, alimentées par les démarches de la diplomatie espagnole pour obtenir le soutien de l'Entente franco-britannique⁽¹⁷⁾, attisent l'hispanophobie des républicains

Federação Ibérica, 1896). Sur le républicanisme portugais, voir Fernando Catroga, *O republicanismo em Portugal: Da formação ao 5 de Outubro de 1910*, 2 vols., Coimbra, Faculdade de Letras, 1991.

⁽¹⁵⁾ Comte de Santibáñez del Rio, [Fernando Gallego de Chaves y Calleja, marquis de Quintanar], *Portugal y el hispanismo*, Madrid, Sindicato de Publicidad, 1920, p. 12.

⁽¹⁶⁾ De Joaquim Pedro de Oliveira Martins, on consultera en rapport avec l'ibérisme: *História da Civilização Ibérica* (1879) et *História de Portugal* (1882). Sur cet auteur, voir l'étude de Norberto Cunha, "Federalismo e transnacionalismo em Oliveira Martins", *Cadernos de Noroeste*, vol. 7, n° 1, 1994, pp. 65-97. De Miguel de Unamuno, on lira notamment: *Por tierras de Portugal y España*, Madrid, V. Prieto, 1911.

⁽¹⁷⁾ Alphonse XIII rencontre le président français Raymond Poincaré en 1913, lui proposant le soutien espagnol dans le conflit franco-germanique en échange d'obtenir la voie libre pour une action espagnole dans la Péninsule. Voir "Alfonso

et font craindre une annexion pure et simple du Portugal⁽¹⁸⁾. Face aux intentions interventionnistes prêtées à l'Espagne, la méfiance est de mise du côté portugais, même si le président intérimaire Teófilo Braga conserve une position hispanophile et va jusqu'à revendiquer une confédération ibérique avec pour capitale Lisbonne, quoique soumise à une profonde réforme des institutions espagnoles, dont l'adoption du régime républicain⁽¹⁹⁾.

Du côté espagnol, l'opportunité d'une alliance de type fédéral continue à alimenter les débats de certains secteurs libéraux soucieux d'ouvrir le pays. Alors que l'Europe plonge dans un conflit sanglant, le député Juan del Nido y Segalerva publie en 1914 un essai qui rencontre un écho notable⁽²⁰⁾. Il y plaide pour une union ibérique fraternelle, dénonçant la tutelle aliénante de la France et de l'Angleterre qui pèse sur les deux nations péninsulaires par le jeu des alliances: "Mandan los extranjeros, a título de aliados o protectores "⁽²¹⁾. Sans chercher à trancher la question du type de régime (monarchie ou république), Juan del Nido reprend à son compte la position médiane adoptée par le sénateur du Parti Conservateur Joaquín Sánchez de Toca, avant tout soucieux que les deux États de la péninsule Ibérique convergent dans leur politique extérieure:

"El principal asiento de la reconstitución de España y Portugal es la Península natural, íntegra, sentida con la conciencia colectiva como la mayor cosa nuestra y como gran cuadro geográfico, manteniendo

XIII y la Revolución portuguesa", dans Carlos Seco Serrano, *Estudios sobre el reinado de Alfonso XIII*, Madrid, RAH, 1998, pp. 89-128.

⁽¹⁸⁾ Depuis la Conférence d'Algéciras (1906), on prête à l'Espagne l'ambition d'entrer de plain-pied dans le système des puissances, comme le confirment les déclarations du professeur d'économie Vicente Gay appelant à sauver le voisin portugais "de la ruine" en l'intégrant à la monarchie espagnole.

⁽¹⁹⁾Le président intérimaire Teófilo Braga fait la déclaration suivante: "La confederación es necesaria y ha de llegar cuando España se despoje de los atavismos que la dominan... España está destinada a un gran futuro, pero antes ha de pasar por una fuerte revolución, no sólo política, contra el trono, sino de carácter social".

⁽²⁰⁾ Juan del Nido y Segalerva, *La Unión ibérica*, Madrid, Tip. de Prudencio P. de Velasco, 1914. Cet ouvrage reprend la thèse déjà développée par Fernando Garrido en 1881 (dans *Los Estados Unidos de Iberia*).

⁽²¹⁾*Idem*, p. 4.

dentro de ella a las patrias naturales en su plenitud de personalidad y dignificación de sus respectivas libertades; pero mancomunadas en acción peninsular colectiva para presentarnos ante el mundo con el carácter de una patria mayor...⁽²²⁾.

La référence à la "*mancomunicación*", de la part d'un sénateur et ex-ministre proche de la fraction d'Eduardo Dato du Parti Conservateur, évoque les discussions qui sont alors à l'œuvre en Espagne pour résoudre la question régionale posée par l'essor de la Lliga Regionalista d'Enric Prat de la Riba: président du Conseil en 1913-1915, Dato adopte le 18 décembre 1913 le décret des *Mancomunidades Provinciales*, cadre légal qui permet la naissance de la *Mancomunitat de Catalunya* en avril 1914. D'une certaine façon, le catalanisme, dans sa lutte contre le centralisme politique et contre la traditionnelle prépondérance politique de la Castille, redonne une actualité au projet ibériste²² (23). L'idée de résoudre la question régionale espagnole par une grande fédération ibérique rencontre des relais importants en Catalogne: le poète Joan Maragall, le journaliste Ignasi Ribera i Rovira⁽²⁴⁾, Francesc Cambó - le successeur de Prat de la Riba à la tête de la Lliga -, tous suggèrent de revenir à une "Grande Espagne"⁽²⁵⁾, qui contribue à la grandeur de l'Espagne et à la modernisation d'un État reposant sur des institutions en crise. L'idée de transcender l'étroitesse des cadres nationaux hérités du XIX^e en restaurant le modèle pluriel de l'Espagne impériale trouve écho au Pays basque en la personne de Jesús de Sarria, fondateur de la revue culturelle *Hermes*, lui aussi favorable à une fédération ibérique. Le nationalisme galicien, qui, avec l'apparition en 1916 des *Irmandades da Fala*, revendique

⁽²²⁾Joaquín Sánchez de Toca, *Reconstitución de España en vida de Economía política actual*, Madrid, Jaime Ratés Martín, 1911 (cité par Juan del Nido y Segalerva, *Ea Unión ibérica*, p. 9).

⁽²³⁾Voir, à ce sujet, l'article de José Antonio Rocamora Rocamora, "Un nacionalismo fracasado: el iberismo", pp. 47-48.

⁽²⁴⁾ Directeur du journal *El Poble Català*, Ignasi Ribera i Rovira est considéré comme l'introducteur de la culture portugaise en Catalogne, à travers toute une série de recueils littéraires et de conférences, mais aussi d'essais comme *Iberisme* (1907) et *Portugal y Galicia: Nación* (1911).

⁽²⁵⁾ En 1917, Francesc Cambó fait une campagne sur le thème "Per Catalunya y per l'Espanya gran", slogan qui reprend le titre de l'essai publié en 1916 par le fondateur du catalanisme, Prat de la Riba, un an avant sa mort.

l'autonomie intégrale de la Galice, rejoint lui aussi les rangs du courant ibériste.

A la fin des années 1910, d'autres figures significatives de la scène politique espagnole envisagent favorablement l'ibérisme, doctrine susceptible de remédier, par une sorte de supranationalisme ibérique ou hispanique, aux tendances que d'aucuns jugent "désagrégatrices". Javier Fernández Pesquero, romancier asturien installé au Chili, reprend à son compte au début des années vingt l'idée d'une "ibérisation" de l'Espagne et du Portugal. A ses yeux, l'union économique et commerciale entre les deux pays est à même de rétablir la confiance et de relancer une véritable ferveur "raciale" (*fervor de la raza*), pour reprendre ses termes. Conscient du "précipice de préjugés" qui sépare les deux peuples, il ajoute: "La iberización de Portugal presenta dos problemas que estudiar; el que se refiere a la psicología de ese pueblo, y el que atañe a su política exterior"⁽²⁶⁾.

L'importance croissante qu'acquiert le système des alliances au moment de la Première Guerre mondiale fait du rapprochement des deux nations péninsulaires un enjeu de politique extérieure. L'ex-président du Conseil "aliadophile", le comte de Romanones, reconnaît en 1920 que le Portugal représente un objectif de politique internationale pour l'Espagne⁽²⁷⁾. La Grande Guerre a, il est vrai, conduit les deux nations ibériques à suivre deux voies séparées, puisque le Portugal est entré en guerre en 1916 aux côtés de l'Angleterre et des Alliés, tandis que l'Espagne est restée neutre tout au long du conflit. Dans le contexte tendu de l'entre-deux-guerres, il apparaît à nombre d'hommes politiques espagnols qu'il faut œuvrer pour la défense des intérêts stratégiques de la Péninsule, en promouvant une neutralité armée et une alliance défensive et économique de l'Espagne et du Portugal face à leurs traditionnels protecteurs. A l'instar de Juan del Nido, Joaquín Sánchez de Toca

⁽²⁶⁾ Javier Fernández Pesquero, *España ante el concepto americano*, Madrid, Lib. de Alejandro Pueyo, 1922, p. 121.

⁽²⁷⁾ Voir le prologue rédigé par le comte de Romanones à l'ouvrage du Comte de Santibáñez del Río, *Portugal y el hispanismo*, pp. 3-6. Cette figure éminente du Parti Libéral reprendra ce même thème en 1922 dans une conférence devant l'Ateneo de Madrid: D. Rafael Maria de Labra y la política de España en América y Portugal: discurso pronunciado por el Conde de Romanones [...] en la sesión inaugural del curso de 1922-1923, Madrid, Ateneo Científico, Literario y Artístico, 1922.

considère comme nécessaire de trouver une alternative à la tutelle de la France et de la Grande-Bretagne et plaide pour une option péninsulaire qui respecte la souveraineté de chacun des deux États:

"La alianza entre las dos naciones debe tener por base la mutua seguridad peninsular, garantizada por el amor de soberanías hermanadas, en el sentir de que el divorcio entre ellas sólo puede responder a una servidumbre impuesta por el interés egoísta de los extraños, mientras que la fraternidad peninsular significa por el contrario, la mutua seguridad de sus comunes intereses. [...] Su alianza defensiva no debe limitarse a las cláusulas de un convenio militar [e integrar...] cláusulas relativas al régimen económico "(28).

Au Portugal, la grave défaite du corps expéditionnaire envoyé en Flandres lors de la Bataille de la Lys, où périrent plus de 7.000 soldats portugais en avril 1918, discrédite l'effort de guerre aux côtés des Alliés, favorise la montée d'une droite nationaliste et fragilise le régime républicain. Dans un contexte de désillusion croissante, renforcée par l'expérience avortée du gouvernement autoritaire de Sidonio Pais (assassiné le 14 décembre 1918), l'idéologie ibériste va être récupérée par des courants conservateurs, voire réactionnaires, favorables à une restauration de la monarchie des Bragance et à un ordre social catholique et corporatiste. En quelques années, l'ibérisme républicain et libéral apparu au siècle précédent cède la place à un courant rebaptisé hispanisme ou péninsularisme.

Antonio Sardinha, l'intégralisme et l'alliance péninsulaire: la revendication d'un nouvel ordre hispanique

Depuis la révolution bolchevique d'octobre 1917, l'Europe est entrée dans une période de turbulences idéologiques caractérisée par la polarisation politique et l'accroissement de la violence sociale. Tandis que la gauche socialiste se divise et que les communistes s'affranchissent du réformisme de la social-démocratie lors de la scission de la Troisième

(28) Joaquín Sánchez de Toca, "España ante el conflicto internacional", cité par Javier Fernández Pesquero, *España ante el concepto americano*, p. 166.

Internationale (1919-1920), les droites nationalistes et catholiques se radicalisent. Sous l'influence de Charles Maurras, l'Action Française essaime dans l'Europe latine une idéologie contre-révolutionnaire, monarchiste et nationaliste, proche du traditionalisme catholique. Le mouvement fasciste italien, qui naît en 1919 sous l'impulsion du populiste Benito Mussolini et s'empare du pouvoir entre 1921 et 1926, séduit par sa rhétorique de puissance nombre d'intellectuels européens⁽²⁹⁾. Au Portugal, l'instabilité politique du régime républicain crée un terreau perméable à ces idées. Certains partisans du roi déchu Manuel II prennent part aux incursions monarchistes menées par le général Henrique Paiva Couceiro depuis la Galice. Parmi eux, Luis de Almeida Braga et Francisco Rolão Preto lancent pendant leur exil à Gand, en 1913, la revue culturelle *Alma Portuguesa*. Y apparaît pour la première fois en sous-titre l'expression "Órgão do Integralismo Lusitano", pour désigner la réaction culturelle et philosophique au processus jugé décadent qu'a initié la république, dont la revue se veut l'étendard. A Coimbra, apparaît l'année suivante un autre journal, *Nação Portuguesa*, animé par un petit groupe d'intellectuels étudiant dans cette université, influencés par le maurrassisme et opposés aux mesures anticléricales de la fraction radicale du Parti Républicain Portugais⁽³⁰⁾. Sa devise a valeur de programme: "O que nós queremos: Monarquia tradicional, orgânica e anti-parlamentar"⁽³¹⁾.

C'est sur cette base qu'est créé en 1915 le mouvement intégraliste lusitanien, véritable plateforme monarchiste et traditionaliste dont Antonio Sardinha, Luís de Almeida Braga, José Hipólito Raposo et le comte de Monsaraz forment le noyau fondateur⁽³²⁾. La première

⁽²⁹⁾ Pour s'en tenir à l'Italie, on citera en particulier l'écrivain irrédentiste Gabriele D'Annunzio et l'artiste futuriste Filippo Tommaso Marinetti.

⁽³⁰⁾ Outre son directeur, Alberto de Monsaraz, *Nação Portuguesa* regroupe Hipólito Raposo, Antonio Sardinha, João de Amaral, José Pequito Rebelo et Luís de Almeida Braga (cf. Leão Ramos Ascensão, *O Integralismo Lusitano*, Lisboa, Edições Gama, 1943, pp. 15-20).

⁽³¹⁾ "O que nós queremos: Monarquia orgânica, tradicionalista, anti-parlamentar. Programa integralista", *Nação Portuguesa*, 1^a série, n° 1, 8-IV-1914, pp. 4-6.

⁽³²⁾ Comte de Santibáñez del Río, *Portugal y el hispanismo*, pp. 24-27. En avril 1916, le mouvement publie le premier manifeste de la Junta Central do Integralismo Lusitano. Pour plus de détails, voir aussi: Antonio Costa Pinto,

manifestation publique de l'intégralisme consiste en une série de conférences organisées en avril de cette année à la Liga Naval de Lisbonne⁽³³⁾. L'intention est d'alerter l'opinion contre le danger d'une annexion du Portugal par le royaume d'Espagne, le positionnement initial des intégralistes sur la question ibérique étant très hostile et mu par un nationalisme défensif. La conférence prononcée par Sardinha est une diatribe contre l'ibérisme, interprété comme un complot maçonnique et républicain qui menace l'intégrité de la "Race" lusitanienne et les traditions catholiques de la Péninsule: "A prova mais irrefutável dessa grande conspiração contra Portugal é justamente o assunto que aqui me trouxe. Com a esperança na queda da Realeza na Espanha, a Maçonaria tem sido una servidora desvelada da fusão ibérica"⁽³⁴⁾.

Le rapprochement de Sardinha envers l'Espagne, qui donnera naissance à sa revendication de l'hispanisme, encore appelé Péninsularisme, ne se produit qu'en 1919, alors que le jeune intellectuel s'exile dans le pays voisin après avoir soutenu la cause monarchiste lors de la brève restauration de la Monarchie du Nord à Porto, en janvier 1919, soit quelques semaines après l'assassinat de Sidonio Pais. Depuis Madrid, où il séjourne entre janvier 1919 et mai 1921, Sardinha fait parvenir au journal de Lisbonne *A Monarquia* un article intitulé "O descobrimento da Espanha" (1919), dans lequel il rectifie sa position initiale radicalement hispanophobe. Pendant ces deux années à Madrid, il collabore avec les secteurs espagnols situés en dehors ou à la marge du libéralisme⁽³⁵⁾. Il connaît en particulier l'apôtre du carlisme Juan Vázquez de Mella, qui vient de fonder le Parti Catholique Traditionaliste. Celui-ci est un fervent partisan d'une alliance ibérique, idée qui figure dans son discours sur "Los tres dogmas nacionales", prononcé le 31 mai 1915 au théâtre de la Zarzuela de Madrid. Germanophile convaincu, Vázquez de Mella

"A formação do integralismo lusitano (1907-17)", *Análise social*, vol. XVIII, 1982-83, pp. 1409-1419.

⁽³³⁾ Ces conférences seront publiées dans le recueil collectif: *Integralismo lusitano: A questão Ibérica*, Lisboa, Almeida, Miranda e Sousa, 1916.

⁽³⁴⁾ António Sardinha, "O Territorio e a Raça", dans *Integralismo lusitano: A questão Ibérica*, p. 28.

⁽³⁵⁾ Sur la question des contacts entre les intégralistes et la droite espagnole au cours des années 1910 et 1920, voir Pedro Carlos González Cuevas, "El integralismo lusitano: su recepción en España", *Proserpina*, n° 11, 1994, pp. 79-110.

prône explicitement la fédération de l'Espagne et du Portugal, à travers une monarchie duelle qui échappe à la tutelle qu'il juge "humiliante" imposée par la Grande-Bretagne au pays voisin. Son discours, empreint d'une sorte d'irrégentisme ibérique, s'achève sur trois conclusions, dont la seconde a trait à cette question: "Segunda conclusion: *La federación con Portugal*. Étnica, geográfica e históricamente, Portugal es un miembro de la nacionalidad española "(36).

Lors de son exil madrilène, Sardinha rencontre aussi la fondatrice de la revue *Raza Española*, Blanca de los Ríos Nostench de Lampérez, héritière de la pensée de Menéndez y Pelayo qui professe un catholicisme fervent et une nostalgie affichée pour l'Espagne impériale et missionnaire du XVI^e siècle(37). Outre l'historien conservateur Antonio Ballesteros y Beretta et le sénateur Gabriel Maura Gamazo (comte de la Mortera), Sardinha côtoie également Fernando Gallego de Chaves y Calleja (comte de Santibáñez del Rio et marquis de Quintanar), le véritable introducteur de l'intégralisme en Espagne(38). Signe de l'intérêt suscité en Espagne par l'expérience de Sardinha et les thèses intégralistes, celui-ci est invité à prononcer une conférence devant l'importante association Unión Ibero-Americana sur le thème de l'unité hispanique(39)*. Son intervention prend le contre-pied de la posture qu'il a adoptée quelques années auparavant. Il voit dans le sentiment d'unité hispanique non "l'utopie aberrante" de

(36) Juan Vázquez de Mella, *El ideal de España. Los tres dogmas nacionales*, Madrid, Imprenta Clásica Española, 1915, p. 87. Le même auteur défendra par la suite l'idée d'une fédération luso-espagnole depuis les colonnes du journal traditionaliste *El Pensamiento Español*.

(37) Dans le numéro inaugural de sa revue, Blanca de los Ríos, donne une définition de la "Race" espagnole où figurent côte à côte tous les peuples péninsulaires: "Raza española son las gentes que arrancan del mismo milenario tronco hispano, las nacidas en la península indivisible que Dios hizo una al entallarla como en un solo bloque" ("*Nuestra Raza*", *Raza española*, Madrid, n° 1, janvier 1919, p. 10).

m Le comte de Santibáñez del Río devient dès lors le représentant en Espagne de la revue *Nação Portuguesa*. Un témoignage de son œuvre de diffusion de la doctrine intégraliste est son essai précité, *Portugal y el hispanismo* (1920), préfacé par le comte de Romanones.

(39) La conférence date du 4 avril 1921. Antonio Sardinha, "La unidad hispánica", *Unión Ibero-Americana*, n° 3, mai-juin 1922, pp. 45-54, et n° 4, juillet-août 1922, pp. 67-73.

l'ibérisme, mais la confirmation du rôle des Portugais dans la période de splendeur et de puissance des deux nations péninsulaires, et ajoute: "Cuando hablo de la Península, hablo necesariamente tanto de Portugal como de España. Los mismos intereses nos ligan, unimos las mismas aspiraciones"⁽⁴⁰⁾. Et, retraçant "l'histoire immortelle" de la Péninsule, Sardinha conclut son propos en appelant de ses vœux la réintégration de l'unité hispanique par le biais d'une alliance péninsulaire qui restaure la position internationale des deux nations:

"Si el *Iberismo*, como doctrina unitarista, es a cada paso desmentido por la Geografía y la Historia, el *Peninsularismo* en su expresión de solidaridad afectuosa, es, exactamente, una indicación constante de la misma Geografía y de la misma Historia. Así vemos a cada instante a los dos países - Portugal y España -, por muy desavenidos que anden, reintegrarse. [...] Y la Península sumióse en el prolongado eclipse que todavía subsiste y que solamente tendrá fin cuando la *alianza peninsular* vuelva y restaure el sentimiento perdido de la antigua *unidad hispánica*."⁽⁴¹⁾.

Il apparaît donc que le Péninsularisme revendiqué par Sardinha répugne à toute idée de fusion ou d'abandon de souveraineté. L'hispanisme qu'il défend est avant tout culturel et symbolique, destiné à restaurer les deux nations ibériques dans leurs traditions séculaires et, à ses yeux, authentiquement nationales, c'est-à-dire exemptes de toute influence étrangère. Dès lors, Sardinha n'aura de cesse d'en appeler à une convergence des deux "patries", le Portugal et l'Espagne (significativement réduite à la Castille): "Um equívoco secular que hoje já mal resiste ao exame da inteligência, venceu um longo e doloroso divórcio entre as duas prestigiosas pátrias da Península. No entanto se escutarmos bem as vozes profundas da nossa tradição, logo veremos que as lutas de Portugal com Castela são lutas de família, que em família sempre se resolveram"^{** (42)}.

^mIdem, p. 47.

^mIdem, pp. 68 et 73.

⁽⁴²⁾ António Sardinha, "O Pan-Hispanismo", *Revista Contemporânea*, Lisboa, vol. I, 1922, p. 49.

Le discours du théoricien intégraliste coïncide avec les préoccupations de toute une frange de la droite espagnole qui, depuis la grave crise institutionnelle de 1916-1917⁽⁴³⁾, s'inquiète de la dérive du régime parlementaire et de son incapacité à faire face aux défis politiques et sociaux auxquels est confronté le pays. Dans un contexte de perte de confiance dans les partis traditionnels et de montée en puissance d'une droite nationaliste et autoritaire, l'accession au pouvoir du général Miguel Primo de Rivera par le coup d'état du 13 septembre 1923, sonne le glas des institutions libérales. L'option dictatoriale, déjà expérimentée au Portugal par Sidonio Pais en 1918, nourrit le nationalisme et le prétorianisme un peu partout en Europe du Sud. Outre l'ascension du fascisme en Italie, l'extrême droite populiste et traditionaliste donne naissance au Portugal à la *Cruzada Nun'Alvares*, mouvement fondé en juillet 1918 à la Liga Naval, sous l'inspiration du professeur de droit Martinho Nobre de Melo. Opérant une fusion entre la droite laïque nationaliste et les secteurs ultramontains et cléricaux, ce mouvement fait revivre le culte des héros nationaux et en appelle à une croisade nationale qui mobilise le peuple portugais contre l'anticléricisme et le parlementarisme républicains⁽⁴⁴⁾. Quoique opposé au positionnement désormais hispanophile d'Antonio Sardinha, ce groupe partage avec l'intégralisme son idéologie contre-révolutionnaire, corporatiste et cléricale. La déliquescence des institutions républicaines portugaises et la convergence de ces courants nationalistes et autoritaires favorisent l'arrivée au pouvoir en mai 1926 du général Antonio Óscar de Fragoso Carmona. La dictature qui s'établit ouvre la voie au futur régime

⁽⁴³⁾ Au cours de ces années, l'incapacité du régime de la Restauration et des deux partis qui alternent au pouvoir à résoudre la crise politique et sociale est manifeste. La crise institutionnelle aboutit à de graves tensions pendant l'été 1917, quand le pouvoir civil est obligé d'abdiquer face aux revendications d'un secteur de l'armée organisé en Juntas Militares de Defesa, quand une assemblée de parlementaires dissidents se réunit à Barcelone pour exiger un changement de régime et quand éclate, en août 1917, une grève générale qui paralyse le pays.

⁽⁴⁴⁾ Ce groupe prend pour nom la référence au Connétable Nuno Alvares Pereira, célèbre général portugais qui s'est distingué dans la lutte pour l'indépendance du Portugal vis-à-vis de l'Espagne en 1384. Sur ce courant, consulter: Ernesto Castro Leal, "A Cruzada Nacional D. Nuno Alvares Pereira e as origens do Estado Novo (1918-1938)", *Análise Social*, vol. XXXIII, n° 148, 1998, pp. 823-851.

autocratique de *Y Estado Novo*, implanté en 1933 par Antonio de Oliveira Salazar, alors Président du Conseil. La nouvelle étape dictatoriale initiée en 1926 donne lieu à une collaboration plus intime avec le régime de Primo de Rivera, dont les affinités idéologiques avec la junta militaire portugaise sont multiples⁽⁴⁵⁾.

Pour en revenir à l'hispanisme conservateur et antirépublicain que professe Sardinha, on peut dire que la doctrine qui prend alors corps de part et d'autre de la frontière luso-espagnole prétend implanter un "ordre nouveau" hispanique sur les décombres du libéralisme. L'alliance péninsulaire pour laquelle plaide Sardinha n'est pas, on l'aura compris, d'ordre institutionnelle; il s'agit bien plutôt d'une alliance de civilisation censée faire revivre un âge d'or supposé où la péninsule Ibérique rayonna par ses entreprises impériales. Dans un entretien accordé au journal traditionaliste *El Pensamiento Español*, Sardinha expose son point de vue sur le rapprochement des droites péninsulaires alors entamé. Définissant l'esprit de "Croisade" qui l'anime contre le bolchevisme, il ajoute: "Hay, pues, que predicar la idea de la *internacional católica* contra la *internacional revolucionaria*. [...] Es una Cruzada esencialmente religiosa y patriótica"⁽⁴⁶⁾. L'alliance péninsulaire est donc avant tout contre-révolutionnaire et défensive, fondée sur une "internationale catholique" orientée contre l'internationale socialiste ouvrière et contre les prétendues intrusions étrangères, qu'il s'agisse de la maçonnerie, du républicanisme français ou du libéralisme britannique. Le bloc hispanique qu'il appelle de ses vœux, reprenant en cela les propos de l'historien Joaquim Pedro de Oliveira Martins et du journaliste Antonio Moniz Barreto, doit être capable de s'opposer à la domination du monde anglo-saxon, et même à l'influence aliénante de la "latinité", création des milieux diplomatiques et culturels français.

(45) Le coup d'état du général Carmona est accueilli très favorablement dans les cercles dirigeants espagnols. Voir, par exemple, la visite officielle du nouvel homme fort du Portugal et sa rencontre avec Alphonse XIII le 17 octobre 1929: "Fraternidad ibérica. El presidente de la República de Portugal visita oficialmente España", *Revista de las Espanas*, n° 36-38, août-octobre 1929, pp. 303-304.

(46) Propos d'António Sardinha recueillis par Enrique Uraïn dans "La ruta de los dos pueblos" (*El Pensamiento Español*, Madrid, 6-XI-1920, p. 1), dernière partie de la série de 19 articles parus entre septembre et novembre 1920 sous la rubrique "El 'integralismo' portugués y el 'tradicionalismo' español" dans *El Pensamiento Español*.

La synergie suscitée avec les milieux nationalistes "espagnolistes", qui se retrouvent dans cette revendication surannée d'un hispanisme vindicatif ancré dans la nostalgie impériale, culmine en 1924, lors de la *Fiesta de la Raza* organisée à Badajoz à l'occasion de l'exposition d'art hispano-lusitanien. Célébrée à travers toute l'Espagne chaque 12 octobre, jour anniversaire de la découverte de l'Amérique, cette festivité a été instituée en 1918 fête nationale espagnole⁽⁴⁷⁾. Deux mois à peine avant qu'il ne décède brutalement, Sardinha participe aux jeux floraux organisés à cette occasion à Badajoz. Le discours qu'il prononce, resté célèbre, a pour titre significatif "Madre-Hispânia"⁽⁴⁸⁾ *. Rappelant son attachement à une unité spirituelle de la Péninsule qui respecte sa diversité, il y dépeint un nouvel ordre hispanique, empreint de mystique catholique, qui rétablira les traditions du XV^e siècle: "Á ordem-nova trazem os hispanos a sua idéa da vida, a sua concepção do *homem*, não como *individuo*, mas como *pessoa*"^m. Avec la figure de *Y homo atlanticus* comme base de la nation portugaise, l'hispanisme y apparaît comme le complément du lusitanisme. Le fait que cette ode à la mère patrie Hispanie soit prononcée un 12 octobre, fête de la "Race", ne laisse pas d'être révélateur. Si le discours de 1924 commence par un rappel de l'unité spirituelle du "Génie péninsulaire"⁽⁵⁰⁾, il culmine par une ouverture sur l'Amérique hispanique, continent découvert et colonisé conjointement par les deux royaumes de Castille et du Portugal:

"Semeadores de nacionalidades, como me é sempre grato sentir, a data de hoje, a data da Testa da Raça', certifica-nos de quanto no dualismo corrosivo em que se pulverisaram reinos e impérios, nós dispomos no agrupamento humano - a Península e a América-Hispânica - em que

⁽⁴⁷⁾ Concernant la gestation et la diffusion de cette festivité en Espagne et en Amérique latine au cours du premier tiers du XX^e siècle, on se reportera à la seconde partie de notre ouvrage précité: "La Fiesta de la Raza como ideal nacional institucionalizado", dans David Marcilhacy, *Raza hispana. Hispanoamericanismo e imaginario nacional en la España de la Restauración*, pp. 325-583.

⁽⁴⁸⁾ Antonio Sardinha, "Madre-Hispânia", *Nação Portuguesa*, 3^a serie, n° 2, 1924, pp. 97-122 (discours repris dans Antonio Sardinha, *A lareira de Castela*, Lisboa, Edições Gama, 1943).

^m*idem*, p. 117.

⁽⁵⁰⁾ "A Festa da Raça, festa de Portugal e Espanha [...] é a festa do Génio Peninsular!", *idem*, p. 100.

apoiar, o seu inevitável ressurgimento, a combatida civilização ocidental. Já agora outro é o nosso destino de povos difamados e caluniados: sermos eternamente missionários, sermos magnífica e desprendidamente apóstolos! "(51)

Du *Mare tenebrosum* au *Mare nostrum* atlantique: le colonialisme ibérique à l'ère des empires contemporains

Cet ibérisme culturel, rebaptisé "Péninsularisme", s'inscrit dans un contexte où la géographie est fortement contrainte par les impératifs géopolitiques. Tandis que l'hispano-américanisme est en plein essor en Espagne et que le Portugal supporte de plus en plus mal l'ingérence de la Grande-Bretagne dans sa politique extérieure, les nationalistes portugais trouvent dans les revendications de leurs homologues espagnols un précieux soutien à leurs aspirations coloniales. Les deux pays ne partagent pas seulement un espace territorial commun et une civilisation parente, ils ont tous les deux fait les frais de la suprématie anglo-saxonne dans leurs récentes entreprises coloniales: la fin du XIX^e siècle a manifesté une crise péninsulaire, qui a vu une rupture du *statu quo* colonial et une redistribution des sphères d'influence que se partagent les grandes puissances(52). La crise de l'Ultimatum britannique imposé au Portugal en janvier 1890, qui oblige son gouvernement à renoncer au projet "*Mapa cor-de-rosa*" (consistant à annexer les territoires situés entre les deux colonies du Mozambique et de l'Angola), a été vécue comme une humiliation nationale. Côté espagnol, le Désastre naval qui met fin à la Guerre Hispano-Américaine en 1898(53), ne signifie pas seulement la fin d'un empire d'outre-mer remontant au XV^e siècle; il constitue aussi le symptôme d'une décadence ibérique, voire latine, et fait prendre

⁽⁵¹⁾ *Idem*, p. 117.

⁽⁵²⁾ Lire à ce sujet l'étude de José Maria Jover, 1898. *Teoría y práctica de la redistribución colonial*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1979.

⁽⁵³⁾ En mai et en juillet 1898, la Marine espagnole essuie deux sévères défaites contre les États-Unis. Le Traité de Paris, signé en décembre 1898, fait perdre à l'Espagne les Philippines et l'île de Porto Rico au profit des Nord-Américains, tandis que Cuba, la "perle des Antilles", passe dans la sphère d'influence des États-Unis.

conscience de l'impasse dans laquelle se trouve l'Espagne, tant sur un plan institutionnel que diplomatique.

L'impact de ce "désastre" militaire, tant en Espagne qu'en Amérique latine, est énorme⁽⁵⁴⁾. Outre la nécessité de rompre l'isolement prôné jusqu'alors par Canovas del Castillo, cette défaite présente l'opportunité d'une reconfiguration des alliances. Depuis que, lors de la Conférence de Berlin (1884-1885), les grandes puissances ont opposé à la légitimité historique l'occupation effective du territoire pour qu'un pays revendique quelque titre sur une colonie, Portugais et Espagnols se sont lancés dans de grandes explorations scientifiques en Afrique, parrainées par leurs sociétés géographiques respectives⁽⁵⁵⁾. C'est ainsi que, sous l'égide de Joaquín Costa et Francisco Coello en Espagne et de Luciano Cordeiro au Portugal, l'africanisme péninsulaire promeut des expéditions sur ce continent et que germe une stratégie plus offensive de la part de ces deux nations.

La volonté de régénération qui s'affirme en Espagne au tournant du siècle, après le traumatisme de 1898, prend appui sur les atouts historiques et géographiques de la Péninsule pour contredire le discours dominant sur l'infériorité raciale des peuples ibériques, lequel justifie de fait les prérogatives des puissances du nord de l'Europe dans la question coloniale. Or, Espagnols et Portugais sont deux pays de longue tradition maritime qui ont, par le passé, été en avance sur toutes les explorations et découvertes de l'Occident et de l'Orient, franchissant les océans Atlantique et Pacifique. De plus, leur vocation universelle semble confirmée par la position géographique stratégique de la péninsule Ibérique, appendice du continent européen qui constitue une

⁽⁵⁴⁾ Cf. Sérgio Campos Matos, "A guerra hispano-americana (1898): repercursões em Portugal", dans *Estudos em homenagem a João Francisco Marques*, Porto, Universidade do Porto, 2009, vol. II, pp. 147-162.

⁽⁵⁵⁾ Il s'agit de la Sociedade de Geografia de Lisbonne, créée en 1875, et de la Real Sociedad Geográfica, fondée à Madrid en 1876. Concernant le colonialisme espagnol en Afrique, on citera également la Sociedad Española de Africanistas y Colonialistas (1833, transformée en Sociedad de Geografía Comercial en 1885) ou la Sociedad Española para la Exploración de África (1877). Sur le rôle des géographes dans la reconfiguration coloniale espagnole, voir José Antonio Rodríguez-Estebán, "Geopolitical Perspectives in Spain: From the *Iberismo* of the 19th century to the *hispanoamericanismo* of the 20th", *Finisterra*, vol. XXXIII, n° 65, 1998, pp. 185-193.

avancée vers l'Afrique et l'Amérique. Cette conviction, alimentée par le nationalisme blessé intériorisé de part et d'autre de la frontière, nourrit toute la rhétorique impériale des décennies suivantes. Antonio Sardinha ne dit pas autre chose lorsqu'il vante l'alliance péninsulaire comme la tête de pont de l'impérialisme ibérique: "Por su posición geográfica, la Península Ibérica es el término de enlace entre Europa y el Continente africano. [... También] es la tierra más avanzada hacia el Oeste de Europa, siendo la más cercana de América, situación central y privilegiada [...]. Esta posición geográfica explica que en la historia los pueblos ibéricos extendieron su influjo hacia América y hacia África "(56).

Face aux constats décadentistes, la régénération de la *Raza/Raça* est à l'ordre du jour, et celle-ci passe par la défense de la civilisation ibérique face aux assauts du monde anglo-saxon: "¿En qué se concreta, pues, el interés peninsular? Se concreta, sobre todo, insistimos, en la salvaguardia del tipo superior de civilización, creado y difundido tanto por Castilla como por Portugal "(57). Dans ces deux sociétés plongées dans une tourmente sociale et politique, le rêve impérial revêt une forte capacité mobilisatrice. S'il est vrai que, sous le règne d'Alphonse XIII (1902-1931), les relations hispano-portugaises sont subordonnées à l'alliance luso-britannique ainsi qu'à la concentration de la diplomatie espagnole sur la Méditerranée et le Maroc, il n'en reste pas moins que les évocations nostalgiques du passé impérial des deux pays convergent pour réinventer des traditions et des identités nationales, voire supranationales.

C'est précisément au cours de ces décennies que le Portugal et l'Espagne semblent redécouvrir leur passé colonial, s'employant à en célébrer les pages les plus illustres et à restaurer l'orgueil impérial en combattant la "légende noire" qui ternit la mémoire des colonisations ibériques. En parallèle à une ardente campagne de révision historiographique destinée à restaurer une plus grande objectivité historique et à redorer le blason des anciennes métropoles péninsulaire(58), les deux nations commémorent les grandes découvertes et explorations terrestres et

(56)Le chapitre dans lequel figurent ces propos, repris d'un discours du géologue Eduardo Hernández Pacheco, s'intitule "Cabeza de Europa" (cf. Antonio Sardinha, *La alianza peninsular* [I^{re} ed. 1924], pp. 320-321).

(57)*Idem*, p. 319.

(58)On mentionnera, à titre d'exemple, la parution de l'ouvrage de Julián Iuderas, *La leyenda negra y la verdad histórica* (Madrid, Tip. de la "Revista de

maritimes réalisées aux XV et XVI^e siècles⁽⁵⁹⁾. Le cycle des commémorations commence avec le troisième centenaire de la mort du poète Luis de Camões, dont le poème épique *Os Lusíadas* chante les exploits du navigateur Vasco de Gama et, plus généralement, glorifie la naissance de l'empire portugais. Le jubilé du poète national, dont l'acmé se situe le 10 juin 1880, donne lieu à toute une ritualisation de la mémoire historique, avec processions civiques et transfert solennel des cendres du poète et de Vasco de Gama au monastère des Jerónimos, monument servant de panthéon national et symbolisant les Grandes Découvertes⁽⁶⁰⁾.

Cette réactivation cérémonielle et rhétorique de la geste impériale connaît d'autres temps forts avec, en particulier, le IV^e centenaire de la Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, célébré à Madrid et Huelva en 1892⁽⁶¹⁾, le centenaire de l'expédition en Inde de Vasco de Gama, fêté à Lisbonne en 1898⁽⁶²⁾, et le centenaire de la découverte du Brésil par Pedro Álvares Cabrai, quoique principalement solennisé

Archeologos, Bibliotecarios y Museos", 1914), et l'organisation de trois Congrès d'Histoire et de Géographie Hispano-Américaines en 1914, 1921 et 1930, à Séville.

⁽⁵⁹⁾ Concernant la période 1880-1930, on trouvera une description de ces festivités commémoratives et de leur utilisation à des fins nationalistes dans: Fernando Catroga, "As comemorações como liturgias cívicas - O Ciclo nacionalista-imperialista", dans Luís Reis Torgal, José Amado Mendes, et Fernando Catroga, *História da História em Portugal (sécs. XIX-XX)*, Lisboa, Círculo de Leitores, 1996, vol. 2, pp. 551-579, Fernando Catroga, "Religión civil y ritualizaciones cívicas. El conmemoracionismo en las fiestas nacionales portuguesas. De la revolución liberal al Estado Novo salazarista", dans Justo Beramendi, María Jesús Baz Vicente et Manuel Pérez Ledesma, *Identidades y memoria imaginada*, Valencia, Publicacions de la Universitat de Valencia, 2008, pp. 201-222, et David Marçilhacy, "Las fiestas del 12 de octubre y las conmemoraciones americanistas bajo la Restauración borbónica: España ante su pasado colonial", *Revista de Historia Jerónimo Zurita*, n° 85, à paraître à l'automne 2010.

⁽⁶⁰⁾ Sur ces cérémonies, consulter Francisco Xavier Esteves (dir.), *Album litterario commemorativo do terceiro centenario de Luiz de Camões, 10 de junho de 1880*, Porto, Typographia Occidental, 1880, et *Almanach Camões*, Lisboa, Livr. Portuguesa e Françeza da Viuva Campos Junior, 1880.

⁽⁶¹⁾ Sur cet anniversaire, voir Salvador Bernabeu Albert, 1892: *el Centenario del Descubrimiento de América en España. Coyuntura y conmemoraciones*, Madrid, CSIC, 1987.

⁽⁶²⁾ Organisé par la Sociedade de Geografia, le *Centenario da viagem de Vasco da Gama à Índia* se déroule les 17-19 mai 1898 et comprend, notamment, une "Exposição Vasco da Gama".

dans l'ancienne colonie en 1900⁽⁶³⁾. Ces anniversaires qui célèbrent l'aventure de l'expansion coïncident avec un contexte colonial tendu, où les intérêts des puissances européennes s'entrechoquent, aux dépens des deux nations ibériques (en 1890 et 1898). Ils prennent donc la valeur d'une réaffirmation de la vocation impériale de la Péninsule et visent à prouver que les peuples hispaniques sont les vrais héritiers de la mission civilisatrice universelle objet des célébrations. En butte à la frustration dans leurs entreprises d'expansion africaine⁽⁶⁴⁾, l'Espagne et le Portugal trouvent dans l'Amérique latine une compensation mythique et rhétorique à leur nationalisme. Cette revalorisation symbolique du continent américain s'inscrit dans le progressif déplacement des enjeux internationaux vers l'Atlantique qui a lieu au tournant du siècle. Avec la montée en puissance des États-Unis, le fort courant migratoire transatlantique et l'aggravation des tensions européennes, l'intérêt pour l'Amérique réveille dans la Péninsule la nostalgie du passé impérial et le mythe de l'au-delà des mers, le *Plus Ultra* converti en devise hispanique.

Tandis que la fièvre commémorative ne faiblit pas au cours des décennies suivantes⁽⁶⁵⁾, la projection atlantique s'exprime de façon plus brillante encore à l'occasion des raids aériens dont l'aviation des deux pays est protagoniste. Alors que la Première Guerre mondiale a montré l'importance de la maîtrise des airs sur un plan militaire, les aviateurs portugais et espagnols renouent avec les exploits transatlantiques des

(63) En raison de la crise traversée par le pays, le *Centenario da viagem da armada de Pedro Álvares Cabral* n'a pas donné lieu à des festivités brillantes au Portugal. La commission américaine chargée de l'événement a tout au plus organisé une session commémorative dans les salons de la Sociedade de Geografia, le 5 mai 1900, en présence du roi Carlos I.

(64) Outre les entraves imposées par l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne aux aspirations africaines de l'Espagne et du Portugal, ces deux pays se lancent dans de longues et sanglantes guerres de conquête coloniale: 1909-1927 pour le Maroc espagnol (une "pacification" ponctuée de sévères revers militaires en 1909 et 1921), 1906-1919 pour l'Angola, 1896-1918 pour le Mozambique et 1913-1915 pour la Guinée-Bissau.

(65) On citera en particulier le Centenaire de la Découverte du Pacifique par Vasco Núñez de Balboa (1914), les Centenaires de la Prise de Ceuta et d'Hommage à Afonso Albuquerque (1915), le Centenaire de la Découverte du Détroit de Magellan et de la Première Circumnavigation réalisée par Sebastián Elcano (1919-1922), ainsi que le Centenaire de la Naissance de Vasco de Gama (1924).

navigateurs Christophe Colomb et Pedro Alvares Cabral, leurs illustres prédécesseurs. Tout à la fois symboles de la modernité technologique et de l'esprit toujours entreprenant de la "Race" hispanique, les trois raids aériens entrepris au départ de la péninsule Ibérique en direction de l'Amérique du Sud sont couronnés de succès et déclenchent un enthousiasme débordant. Les premiers à se lancer dans l'aventure atlantique sont deux officiers de marine portugais, Gago Coutinho et Sacadura Cabral: entre le 30 mars et le 17 juin 1922, ils réalisent la première traversée de l'Atlantique Sud à bord du biplan *Lusitânia*, et rejoignent le Brésil qui fête alors le premier centenaire de son indépendance⁽⁶⁶⁾. Cet exploit est suivi quatre ans plus tard par le vol Huelva-Buenos-Aires réalisé par l'hydravion *Plus Ultra*, que pilote le capitaine d'aviation espagnol Ramón Franco⁽⁶⁷⁾. Le parallélisme avec la geste océane de Colomb est aussitôt établi, et tant la presse que la radio naissante transforment l'exploit en véritable événement médiatique, habilement récupéré par le gouvernement à des fins de propagande intérieure et de rayonnement international. Dans les colonnes de *Raza Española*, la journaliste Blanca de los Ríos présente les quatre aviateurs intrépides comme les archétypes du héros espagnol, reconnaissant dans leur exploit un concentré de tous les mythes nationaux:

⁽⁶⁶⁾Le raid aérien dure 62 heures et s'étend sur 8.383 Km, avec pour principales étapes: Lisbonne, Las Palmas, Fernando de Noronha, Recife et Rio de Janeiro. Entre le 17 et 27 septembre 1922, le président de la République portugaise, Antonio José de Almeida, se rend à l'Exposition du Centenaire du Brésil, qu'il rejoint à bord du paquebot *Porto*, affrété par la compagnie nationale "Transportes Marítimos do Estado". Bien qu'émaillé d'incidents et contraint à un retard significatif, le voyage officiel du dignitaire portugais est accueilli avec euphorie dans l'ancienne colonie.

⁽⁶⁷⁾ Le raid du *Plus Ultra*, réalisé par Ramón Franco, Julio Ruiz de Aida, Juan Manuel Durán et Pablo Rada, se déroule du 22 janvier au 10 février 1926, selon un plan de vol en sept étapes: Palos - Las Palmas - Porto Praia - Fernando de Noronha - Recife - Río de Janeiro - Montevideo - Buenos Aires. Sur la propagande intérieure et extérieure qui accompagne cet exploit, on consultera nos deux articles: David Marcilhacy, "Epopéyas oceánicas... Le retentissement du vol transatlantique du Plus Ultra (1926) dans l'Espagne de Primo de Rivera", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 36 (1), 2006, pp. 231-257, et "La Santa Maria del aire. El vuelo trasatlántico del Plus Ultra (Palos-Buenos Aires, 1926), preludio a una reconquista espiritual de América", *Cuadernos de Historia Contemporánea*, n° 28, 2006, pp. 213-241.

"La proeza de Franco y sus compañeros ha sido la más viviente plastificación de nuestras epopeyas del pasado, la más rotunda afirmación de nuestro presente y nuestro más resuelto avance al porvenir. Estos bravos dominadores del aire, que al cernerse sobre las nubes y sobre el Océano, despreciando la muerte, llevan un ¡viva España! en los labios y un ¡Madre España! en el corazón, son los hermanos del Cid y de *Don Quijote*, los forjadores de la Patria, los caballeros de la Quimera; delante de su avión, como ante el caballo del Cid, se va ensanchando, no Castilla, España; se va unificando la España Mayor al recobrar la conciencia de su unidad, de su identidad en la hidalguía, en el ensueño y en la intrépida bravura.⁽⁶⁸⁾

Ces raids servent assurément à exalter les valeurs patriotiques de la Péninsule, mais ils entrent également dans le cadre d'une politique de prestige des anciennes métropoles en direction des pays d'Amérique latine. C'est aussi le cas pour le raid de l'avion espagnol *Jesús del Gran Poder* qui, en mars 1929, soit deux mois avant l'ouverture solennelle de l'Exposition Ibéro-Américaine de Séville, accomplit à son tour la traversée de l'Atlantique Sud depuis la capitale andalouse, berceau de la colonisation hispanique, effectuant un parcours triomphal à travers tout le continent^{68 (69)}. Le succès de ces exploits aériens profite à la projection américaine que revendiquent les deux ex-métropoles ibériques. Moins à la recherche d'expansion territoriale que d'affinités ethniques et d'influence diplomatique, les autorités espagnoles et portugaises poursuivent dans ces manifestations la reconnaissance de leur statut international.

Ces expéditions viennent en quelque sorte couronner l'offensive diplomatique lancée par la dictature de Primo de Rivera, qui au tournant des années 1925-1926, fait de l'ibéro-américanisme l'un des piliers de sa politique extérieure. En parallèle à une réorganisation du Ministère d'État, qui donne notamment la priorité aux relations avec le Portugal et

⁽⁶⁸⁾ Blanca de los Ríos, "Epopeyas oceánicas", *Raza Española*, Madrid, n° 85-86, janvier-février 1926, p. 13.

⁽⁶⁹⁾ Outre les étapes du Brésil, de l'Uruguay et de l'Argentine, les aviateurs Ignacio Jiménez Martín y Francisco Iglesias Brague visitent le Chili, le Pérou, le Guatemala, le Mexique et Cuba.

les républiques hispano-américaines[^], le nouveau ministre des Affaires étrangères, José Maria de Yanguas Messia (nommé à ce poste en 1925 dans le cadre du Directoire civil), accentue ses efforts pour constituer un bloc des nations hispaniques au sein de la Société des Nations⁷⁰ (71).

La dictature reprend en cela les orientations suggérées depuis les années 1910 par plusieurs hommes politiques de renom soucieux de garantir une meilleure insertion internationale de l'Espagne. Dès 1910, Rafael María de Labra dénonçait devant le Sénat les déficiences de la diplomatie de son pays et prônait une réorientation des intérêts espagnols autour de trois axes: l'Europe, à travers le Portugal, l'Amérique émancipée (et notamment Cuba) et l'Afrique du Nord (le Maroc)⁽⁷²⁾. Dix ans plus tard, les progrès en la matière se font toujours attendre, comme le regrette le conseiller d'État José Francos Rodríguez, qui plaide lui aussi pour un resserrement des "liens raciaux" avec le Portugal et l'Amérique ibérique⁽⁷³⁾. En faisant de l'ibéro-américanisme un axe central de sa projection diplomatique, la dictature affirme sa proximité idéologique et spirituelle avec le Portugal, alors gouverné par le général Óscar C armona, et son intérêt pour le dynamisme économique de certaines républiques comme le Brésil ou l'Argentine. De son côté, le Portugal, après avoir un temps caressé le projet quelque peu utopique d'une confédération luso-brésilienne, prélude à la formation d'un grand bloc luso-hispano-américain⁽⁷⁴⁾, abandonne cette option à partir de 1926, se concentrant

(70) Preuve de cette réorientation stratégique de la diplomatie espagnole, la représentation diplomatique de l'Argentine à Madrid est élevée au rang d'ambassade en 1916, celles du Portugal et de Cuba en 1926 et celle du Chili en 1928.

(71) On retrouvera un témoignage de ces objectifs de politique extérieure dans le discours qu'il prononce devant la Real Academia de Jurisprudencia y Legislación le 17 avril 1926: José Maria de Yanguas Messia, "Aspectos de la política internacional de España", *Revista de las Espadas*, Madrid, n° 1, juin 1926, pp. 57-9.

(72) Rafael María de Labra, *La orientación internacional de España*, Madrid, Tip. de Alfredo Alonso, 1910.

(73) José Francos Rodríguez, *Huellas españolas. Impresiones de un viaje por América*, Madrid, Editorial-América, [1921?], p. 13.

(74) Ce projet prend corps entre les années 1915 et 1923, et réunit pour l'essentiel des intellectuels républicains tels que Magalhães Lima, João de Barros, ou Antonio de Bettencourt Rodrigues, auteur de *Uma Confederação Luso-Brasileira: Factos*,

sur la consolidation du nouveau régime dictatorial et privilégiant un rapprochement plus étroit avec l'Espagne de Primo de Rivera et l'Italie fasciste⁽⁷⁵⁾.

Le modèle et la fascination exercés par l'Italie fasciste, dont la propagande renoue avec l'idéal de la Rome antique, sont d'ailleurs partagés par les idéologues des droites nationalistes aussi bien portugaises qu'espagnoles. Ainsi José María Pemán, un proche du général Primo de Rivera, s'intéresse-t-il à la rhétorique mise en œuvre par le *Duce*, comme il l'exprime en 1927, lors d'une conférence devant la Real Sociedad Geográfica de Madrid⁽⁷⁶⁾. Répudiant le matérialisme de l'impérialisme anglo-saxon, Pemán revendique pour l'Espagne un expansionnisme spirituel, une sorte de mission providentielle reposant sur un nouvel ordre mondial formé par des "races souveraines": "España, trasfundiendo en América las más ricas esencias de su espíritu y cultura, creó en cuerpo y alma una verdadera raza española, que justifica y hace perfectamente legítima esta denominación característica, porque, libre de extrañas prestaciones, tiene absoluto derecho a ser un astro de luz propia en el actual planetario de los pueblos y razas⁽⁷⁷⁾.

Dans ce cadre, l'Amérique, au même titre que le Portugal, est l'ouverture naturelle pour qu'une nouvelle génération conquérante, à l'instar de l'Espagne du *Plus Ultra*, projette l'idéal de la civilisation hispanique et sa spiritualité chrétienne.

opiniões e alvitres (Lisboa, Livraria Clássica Editora, 1923). Sur le sujet, voir Ernesto Castro Leal, "A ideia de Confederação Luso-Brasileira nas primeiras décadas do século XX", *Ibérica*, n° 12, déc. 2009-mars 2010, pp. 5-20.

⁽⁷⁵⁾ La connivence idéologique entre les deux dictatures ibériques est couronnée par plusieurs accords bilatéraux, dont celui relatif à l'exploitation hydroélectrique du fleuve Duero, en 1927, et le Traité d'arbitrage de 1928.

⁽⁷⁶⁾ José María Pemán, "Valor del Hispanoamericanismo en el proceso total humano hacia la unificación y la paz", *Boletín de la Real Sociedad Geográfica*, Madrid, t. LXVII, 1927, pp. 213-244 (voir la p. 217).

⁽⁷⁷⁾ *Idem*, pp. 230-231.

Pour un supranationalisme ibérique et ibéro-américain: l'Atlantique, matrice de la Péninsule

Toutes ces idées sont reprises dans le dernier ouvrage d'Antonio Sardinha, *A Aliança Peninsular* (1924), où le théoricien de l'intégralisme réaffirme sa foi en l'hispanisme: "Nacionalismo, hispanismo y universalismo en su mayor elevación católica, son sinónimos en la historia, en la historia del Portugal descubridor y evangelista"⁽⁷⁸⁾. Ce recours aux symboles de la Découverte et de l'évangélisation alimente la rhétorique impériale de la droite réactionnaire qui cherche alors à s'affirmer dans la Péninsule, en affichant ses ambitions de reconquête des institutions et en se présentant comme le rempart contre le relâchement moral et la "subversion" révolutionnaire. Tel est le sens de l'idéologie impériale et spiritualiste qui sera proclamée par la Phalange espagnole sous la IInde République:

"Tenemos voluntad de imperio. Afirmamos que la plenitud histórica de España es el Imperio. Reclamamos para España un puesto preeminente en Europa. No soportamos ni el aislamiento internacional ni la mediatización extranjera. Respecto a los países de Hispanoamérica, tendemos a la unificación de la cultura, de los intereses económicos y del poder. España alega su condición de eje espiritual del mundo hispánico como título para su preeminencia en las empresas universales"⁽⁷⁹⁾.

Cherchant à restaurer les fondements chrétiens d'une Europe qu'ils jugent atteinte par le "fléau" communiste, ces idéologues puisent dans la réserve que représente le continent américain l'antidote à la dégénérescence supposée du Vieux Continent. D'où l'appel réitéré à l'Empire, certes non territorial, mais spirituel et fondé sur une

⁽⁷⁸⁾ Antonio Sardinha, *A Aliança Peninsular: Antecedentes e possibilidades*, Porto, Civilização, 1924 (avec un prologue de Gabriel Maura Gamazo). L'édition espagnole sortira en 1930 sous le titre *La alianza peninsular*, préfacée par Ramiro de Maeztu. La citation est tirée de la réédition de 1939, préfacée par le comte de Santibáñez del Río: Antonio Sardinha, *La alianza peninsular*, Segovia, Imp. "El Adelantado", 1939, p. XXXV.

⁽⁷⁹⁾ Point n° 3 du programme "Los 27 puntos de Falange Española", établi en octobre 1934 par Ramiro Ledesma, José Antonio Primo de Rivera, Antonio de Sangroniz et Pedro Sainz Rodriguez.

communauté d'intérêts et d'idéaux. Préoccupé par l'avenir de la Péninsule, alors que les tensions européennes s'amplifient et qu'un second conflit mondial paraît de plus en plus inévitable, le comte de Santibáñez del Rio s'appuie sur l'alliance hispano-portugaise prônée par Sardinha pour renforcer l'indépendance des deux nations: "La inteligencia con Portugal representa para España la seguridad de su frontera occidental y la adquisición de un extenso litoral como base de operaciones navales en el Atlántico y un incremento de fuerzas militares por la adición del contingente portugués"⁽⁸⁰⁾. Et d'ajouter en son nom: "Para nosotros ha sonado en el reloj del mundo la hora del Imperio. Hemos rescatado el espíritu peninsular para esta *Supernación* nuestra, por la vuelta de los desarraigados a la tierra nativa [...] y por la sangre que vertimos en Marruecos "⁽⁸¹⁾.

Le thème impérial est articulé, on le voit, à cette idée nouvelle d'entité supranationale, qui, dans le cas espagnol et portugais, n'est qu'un prolongement du colonialisme sous d'autres formes. Déjà utilisé par les parlementaires français du début du XX^e siècle pour justifier la course aux colonies à laquelle se livrent les pays occidentaux, le supranationalisme vise à dépasser le cadre habituel du nationalisme pour inscrire sa projection dans le cadre de grands blocs linguistiques susceptibles de résister à l'essor d'autres peuples rivaux. Dans le contexte de l'entre-deux-guerres, où fleurissent les théories sur la "guerre des races "⁽⁸²⁾, l'impérialisme panhispanique n'est toutefois principalement pas d'ordre ethnique, mais culturel. Il se veut porteur des valeurs transmises par les colonisations ibériques des siècles passés, un legs que semble résumer à lui seul l'océan atlantique, dont la valeur fondatrice est constamment célébrée. Pour l'historien Oliveira Martins, l'Atlantique fut pour les peuples ibériques comme la Méditerranée pour les Romains, une mer

⁽⁸⁰⁾ Antonio Sardinha cité par le comte de Santibáñez del Rio, *idem*, p. XLI.

⁽⁸¹⁾ *Ibidem*.

⁽⁸²⁾ Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les théories malthusiennes connaissent un essor considérable, comme en témoigne l'écho extraordinaire de l'essai du philosophe allemand Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes* (Le déclin de l'Occident), publié en 1918-1922. Sur la réception hispanique de ces théories, voir par exemple: Carlos Bosque, "La guerra de las razas y la Fiesta de la Raza", *El Diario español*, Buenos Aires, 23-X-1924; Benomar, "El futuro problema iberoamericano. Los cuatro peligros", *Revista de las Espadas*, Madrid, n° 7-8, mars-avril 1927, pp. 209-211.

intérieure, le réceptacle et le creuset d'une civilisation promise à un avenir exceptionnel⁽⁸³⁾ 84. Dès 1920, Sardinha n'a de cesse de reprendre cette assimilation de l'Atlantique au *Mare Nostrum*, un espace par lequel la péninsule Ibérique a fait germer une civilisation en osant affronter ce qui était jusqu'alors considéré comme l'infranchissable *Mare tenebrosum*: "Na margem oposta do Oceano - do Oceano que tornámos algum dia como *mare nostrum*, num perfeito lago familiar -, outras pátrias existem que falam a nossa língua e não ficam insensíveis ao nosso apelo. O *pan-hispanismo* nos surge daqui, como conclusão lógica, constituído por dois elementos estruturais: o *espanholismo* e o *lusitanismo*"^m.

Dès lors, le supranationalisme revendiqué par une frange des intellectuels nationalistes et réactionnaires de l'Espagne et du Portugal entend s'appuyer sur la projection atlantique pour restaurer la prépondérance hispanique en Europe⁽⁸⁵⁾. C'est pourquoi la reconstitution de l'ancien pouvoir naval des deux pays, et donc la domination des mers, est une antienne sans cesse répétée par tous les ministres qui ont connu le Désastre naval de 1898, depuis Antonio Maura jusqu'à Joaquín Sánchez de Toca⁽⁸⁶⁾.

Face à l'emprise croissante en Amérique latine du panaméricanisme nord-américain et de la latinité défendue par les diplomaties française et italienne, face à la tutelle imposée par la Grande-Bretagne au commerce portugais, le modèle que défendent Sardinha et ses homologues de la droite espagnole est un colonialisme ibéro-catholique à même d'imposer à ses rivaux ses intérêts diplomatiques, économiques et stratégiques. L'appel qu'il lance aux peuples hispaniques des deux

⁽⁸³⁾ Joaquim Pedro de Oliveira Martins, *Política e história*, Lisboa, Guimarães Editores, 1957, vol. II, p. 16 (cité par Fernando Catroga, "A historiografia de Oliveira Martins entre a arte e as ciências sociais", *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. XXXVIII, 1999, p. 421).

⁽⁸⁴⁾ António Sardinha, "O Pan-Hispanismo", *Revista Contemporânea*, Lisboa, vol. 1, 1922, p. 50.

⁽⁸⁵⁾ Voir le chapitre intitulé "Mare Nostrum" dans Antonio Sardinha, *La alianza peninsular*, pp. 409-441.

⁽⁸⁶⁾ Consulter, à titre d'exemple, Joaquín Sánchez de Toca, *Del poder naval en España y su política económica para la nacionalidad ibero-americana*, Madrid, Imp. Hijos de M. G. Hernández, 1898.

rives de l'océan en 1924⁽⁸⁷⁾, peu avant sa mort, rencontre ainsi un large écho en Espagne. Alors que se prépare activement la future Exposition Ibéro-Américaine de Séville⁽⁸⁸⁾, dont la mise en œuvre architecturale et rhétorique consacrera une vision passéiste et surannée de la communauté hispanique, la convergence idéologique des droites péninsulaires est en bonne voie. L'influente journaliste Blanca de los Ríos relaie d'ailleurs le message d'intégration hispanique laissé comme testament par Sardinha. Reconnaisant en lui le "*doctrinario de la raza hispánica*", elle lui rend un hommage appuyé en 1930, et voit dans l'ouverture de la grande exposition le triomphe des revendications spirituelles et unificatrices de l'Hispanie, qu'elle définit ainsi: "la Hispania Mayor, que abarca la Península madre y su descendencia magnífica..."⁽⁸⁹⁾.

Finalement, pour les intellectuels péninsulaires, la fonction de l'Amérique est d'exercer une stimulation à même de sortir les sociétés hispaniques de la torpeur dans laquelle elles se sentent enfermées⁽⁹⁰⁾. Cette valeur cathartique de la projection atlantique n'est d'ailleurs pas seulement l'apanage des milieux de la droite nationaliste et conservatrice, puisqu'elle est partagée par nombre d'écrivains libéraux, depuis Miguel de Unamuno jusqu'à José Ortega y Gasset et Fernando Pessoa⁽⁹¹⁾. De la sorte, l'Atlantique n'apparaît pas seulement comme la création de la péninsule Ibérique, qui s'est lancée par-delà les mers pour découvrir le

⁽⁸⁷⁾ Son essai se conclut en effet par cette phrase exaltée: "¡Arriba, hispanos de ambas márgenes del Atlántico! Y que las estrellas del cielo y las olas del mar vean otra vez la gesta de una raza que nació para darse a Dios y a los hombres en un sacrificio ardiente y jubiloso" (*idem*, p. 441).

⁽⁸⁸⁾ Quand au printemps 1926, soit trois mois après la réussite du vol transatlantique du *Plus Ultra*, le Portugal et le Brésil annoncent officiellement leur participation à l'exposition de Séville, l'Exposition Hispano-Américaine change son nom et devient "Exposition Ibéro-Américaine".

⁽⁸⁹⁾ Blanca de los Ríos, "Integración Hispánica", *Raza Española*, Madrid, n° 137-138, mai 1930, p. 9.

⁽⁹⁰⁾ C'est la thèse défendue par l'écrivain José Maria Salaverria dans la conférence intitulée "El espejismo de las Indias" (*Revista de las Españas*, Madrid, n° 7-8, mars-avril 1927, pp. 178-186)..

⁽⁹¹⁾ De Fernando Pessoa, on se reportera en particulier au poème "Mar portugês" tiré de son recueil *Mensagem* (1934). De José Ortega y Gasset, on consultera l'essai *Meditaciones de un pueblo joven* (1939), inspiré par son expérience en Argentine.

Nouveau Monde et y fonder une nouvelle civilisation; ce *Mare Nostrum* est aussi la matrice de la culture hispanique, en ce sens qu'il continue, en ce premier tiers du XX^e siècle, à exercer la même fascination que par le passé et à alimenter l'imaginaire des deux sociétés péninsulaires. Sans doute faut-il lire en ce sens cette invitation passionnée que transmet Sardinha à l'intention du lectorat espagnol: "Mañana, como antaño, las rutas del mar nos llaman. Llámanos América; llámanos el Brasil, la Argentina y todas las demás nacionalidades que nos miran desde la otra orilla del Atlántico. Condición primera y fundamental para que sea nuestra, y bien nuestra la hora que viene, es la aproximación de España y Portugal, con el preludio de una amistad sincera y con el fin de una alianza ofensiva y defensiva"⁽⁹²⁾.

La "Hispanidad" et la "Portugalidade", ou la convergence idéologique du mythe impérialiste péninsulaire

Pour résumer notre propos, nous dirons que l'hispanisme professé par les intégralistes portugais au cours du premier tiers du XX^e siècle constitue une utopie discursive qui vise moins à établir une alliance péninsulaire effective et contraignante, qu'à user du mythe de l'Empire hispanique afin de sublimer les frustrations nationales et de mobiliser l'opinion à des fins politiques réactionnaires. A un moment de revitalisation de l'ibérisme, à la fois comme doctrine fédéraliste d'inspiration libérale et comme support d'un nationalisme hispanique d'obédience catholique et conservatrice, l'ibéro-américanisme n'est pas tant une nouvelle projection géopolitique pour la péninsule Ibérique qu'un discours de substitution pour des nationalismes meurtris, alors que les projets coloniaux d'expansionnisme africain rencontrent des résistances et sont contrecarrés par le jeu des grandes puissances.

A partir du milieu des années 1920, avec la convergence idéologique des deux régimes dictatoriaux, l'ibérisme républicain et fédéraliste du XIX^e siècle cède définitivement la place à un "hispanolusitanisme", pour

⁽⁹²⁾Propos d'Antonio Sardinha recueillis par Enrique Urain dans "La ruta de los dos pueblos", *El Pensamiento Español*, Madrid, 6-XI-1920, p. 1.

reprendre l'expression de Montserrat Huguet⁽⁹³⁾. L'idéologie autoritaire et antilibérale que ce courant abrite débouchera, au cours de la décennie suivante, sur les mouvements nationaux-sindicalistes⁽⁹⁴⁾ et les partis philofascistes du sud de l'Europe⁽⁹⁵⁾.

Plusieurs revues qui voient alors le jour illustrent cette fusion entre l'hispanisme culturel péninsulaire des années antérieures et la naissance de courants politiques réactionnaires, à commencer par *La Gaceta Literaria* (1927-1932), animée par Ernesto Giménez Caballero et qui a pour sous-titre "Revista ibérica - americana - internacional"⁽⁹⁶⁾. On citera également la revue *Acción Española*, fondée en décembre 1931, peu après la proclamation de la II^{de} République, et dont le premier directeur n'est autre que le comte de Santibáñez del Río, introducteur de l'intégralisme en Espagne. Après avoir été ambassadeur à Buenos Aires entre 1928 et 1930, Ramiro de Maeztu publie dans les colonnes de cette revue les articles qui formeront son célèbre essai *Defensa de la Hispanidad*. De retour d'Argentine, où il a côtoyé les milieux traditionalistes et autoritaires⁽⁹⁷⁾, Maeztu témoigne un intérêt accru pour les thèses intégralistes, dont la conception essentialiste de peuples péninsulaires investis d'une mission catholique fournit une base théorique à son intégrisme et à son hispanisme. Pour Maeztu, l'Hispanité désigne le fondement de l'unité morale des peuples hispaniques, qui depuis 1492 forment à travers le monde une communauté spirituelle mue par le catholicisme universel

⁽⁹³⁾ Montserrat Huguet, "El Iberismo: Un proyecto de espacio público peninsular", p. 269.

⁽⁹⁴⁾ En octobre 1931, Onésimo Redondo et Ramiro Ledesma Ramos fondent les Juntas de Ofensiva Nacional-Sindicalista (JONS) en Espagne, tandis que Francisco Rolão Preto crée en février 1933 le Movimento Nacional-Sindicalista (MNS) au Portugal.

⁽⁹⁵⁾ On songera en particulier aux partis *União Nacional* (1930) et *Falange Española* (1933).

⁽⁹⁶⁾ Animée par une rhétorique impériale, *La Gaceta Literaria* fait intervenir des collaborateurs latino-américains et portugais. Sur cette dernière contribution, voir Perfecto Cuadrado Fernández, "Portugal en La Gaceta Literaria: encrucijada de confluencias y disposiciones", *Anthropos*, n° 84, 1988, pp. 57-59.

⁽⁹⁷⁾ Dans la capitale argentine, Maeztu fréquente notamment le jésuite espagnol Zacarías de Vizcarra et le nationaliste Leopoldo Lugones, un proche du général argentin José Félix Uriburu, qui en 1930 dirige le coup d'état contre le gouvernement radical du président Hipólito Yrigoyen.

et le génie péninsulaire: "Hispánicos son, pues, todos los pueblos que deben la civilización o el ser a los pueblos hispanos de la península. Hispanidad es el concepto que a todos los abarca"⁽⁹⁸⁾.

Dans le sillage du mythe impérialiste que nourriront les deux dictatures péninsulaires du général Franco et d'Antonio de Oliveira Salazar, la *Hispanidad* donnera naissance à son alter ego, la *Portugalidade*, dont l'un des théoriciens est l'historien Alfredo Pimenta, monarchiste proche de *Y Estado Novo*^m. Toutefois, au-delà de leur convergence idéologique, empreinte de catholicisme et d'antilibéralisme, la trajectoire coloniale de ces deux métropoles les conduira à se replier sur la défense de leurs possessions africaines, en butte aux processus de décolonisation, tandis que le *Mare Nostrum* atlantique demeurera l'objet d'un vague dessein contredit par la suprématie nord-américaine^{98 99 (100)}.

⁽⁹⁸⁾ Ramiro de Maetzu, "La unidad de la Hispanidad" (cf. *Defensa de la Hispanidad*, Madrid, Ediciones Rialp, 1998 [1934], p. 84). L'idéologue intégraliste Hipólito Raposo réagit d'ailleurs au premier emploi du terme *Hispanidad* par Maetzu, et l'admet comme héritage de l'Hispanie romaine, aux côtés des autres néologismes *lusitanidad* et *castellanidad* (cf. "Filología política", *Acción Española*, Madrid, n° 4,1-II-1932, pp. 408-412).

⁽⁹⁹⁾ Alfredo Pimenta, *Em defesa da Portugalidade*, Braga, Tip. Pax, 1947.

⁽¹⁰⁰⁾ Néanmoins, on retrouvera l'expression de "*Mare Nostrum* atlantique" sous une nouvelle acception dans le courant de l'après Seconde Guerre mondiale, quand les États-Unis développeront l'atlantisme comme principe directeur de leur politique extérieure.